

Simone de Beauvoir
La passion d'être

Denise Pelletier

Number 41, September–October–November 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19823ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelletier, D. (1990). Simone de Beauvoir : la passion d'être. *Nuit blanche*, (41), 32–34.

Simone de Beauvoir

La passion d'être

Une boucle vient d'être bouclée avec la parution, au même moment, des deux tomes des *Lettres à Sartre* et du *Journal de guerre* de Simone de Beauvoir¹. Avec la publication de ces trois ouvrages, c'est autant l'œuvre de Jean-Paul Sartre que celle de Simone de Beauvoir qui trouve un achèvement.

Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre : Voyage en Chine 1955



En effet, depuis l'édition, en 1983, des *Lettres au Castor et à quelques autres*², la voix du vieux maître n'avait toujours pas trouvé son dernier écho contemporain. Tous les lecteurs des *Lettres au Castor* étaient restés sur leur faim, la correspondance de l'un ne pouvant prendre sa véritable dimension sans celle de l'autre. Simone de Beauvoir, éditrice de la correspondance sartrienne, s'en était expliquée à l'époque. Elle doutait d'abord de jamais remettre la main sur ses lettres, supposant qu'une bonne partie de ces papiers avaient été perdus ou détruits lors de l'attentat à la bombe à l'appartement de Sartre. Et puis, dans l'éventualité où cette correspondance serait retrouvée, elle

photo Gallimard



préférerait en laisser l'édition à d'autres, après sa propre mort.

C'est ce qui, finalement, est arrivé : Sylvie Le Bon de Beauvoir a retrouvé, après le décès de Simone de Beauvoir en 1986, une valise « oubliée » au fond d'un placard, laquelle contenait un peu plus de trois cents lettres adressées par l'écrivaine à Jean-Paul Sartre entre 1939 et 1963. De la même façon que « la grande sartréuse » l'avait fait en 1983 pour Sartre, sa fille adoptive a édité ces lettres dans leur intégralité, y ajoutant cette fois une série d'annotations qui permettent de faire le pont avec les autres œuvres de l'auteure, notamment avec ses romans et ses écrits autobiographiques³. La publication du *Journal de guerre* vient quant à elle combler les « trous » de la correspondance de 1939 et 1940 et nous restituer le matériau de base de *La force de l'âge*. En effet, malgré que les lettres de cette période couvrent à elles seules plus des deux tiers de la correspondance publiée (225 des 321 lettres), des pans importants d'existence y manquent : les courtes, rares mais intenses périodes de permission de Sartre, celle pendant laquelle il fut fait prisonnier de guerre en 1940 et, bien sûr, toutes sortes de détails passés volontairement sous silence en raison de la censure militaire ou, parfois, de leur caractère très intime.

Nourrir l'œuvre de sa propre vie

Il faut donc prendre ces trois ouvrages comme un tout pouvant être particulièrement goûté par ceux qui s'intéressent de près à la production, — peut-être moins philosophique que littéraire et autobiographique — de Sartre et de Simone de Beauvoir. À ceux-là, de longues heures de délices sont promises, car Simone de Beauvoir écrit diablement bien même quand il s'agit de ce qui ne devait pas pour elle à l'époque faire partie de son œuvre. Les lettres et le journal étaient en effet rédigés le plus souvent en fin de journée, au fil de la plume, au café, à la poste, en mangeant, entre la correction des copies d'élèves et l'écriture d'un roman (en l'occurrence *L'invitée*, en 1939-1940) bref, dans les interstices d'une vie d'enseignement et de travail intellectuel déjà bien chargée. Le sachant, on en apprécie davantage la qualité littéraire et on pardonne certaines imperfections, le style parfois télégraphique ou les inévitables redites.

À ce dernier sujet, il est fort intéressant, lorsqu'on en a le loisir, de faire une lecture parallèle des lettres, du journal et des autres œuvres de Simone de Beauvoir inspirées par cette période de sa vie. On se rend alors compte à quel point cette femme a pu nourrir toute son œuvre de sa propre vie et, aussi, quelle profonde valeur elle accordait à la transparence de ses relations. Les jaloux, les esprits chagrins et les destructeurs de Simone de Beauvoir ne pourront désormais plus se complaire dans la prétendue « ambiguïté de sa morale ». Après la lecture de ces documents, on ne peut en effet plus douter de la clarté et de la cohérence des engagements de l'écrivaine. Depuis 1939 jusqu'à 1963, moment des dernières lettres, l'amour de Simone de Beauvoir pour Jean-Paul Sartre (et inversement quand on lit les *Lettres au Castor et à quelques autres*) n'est jamais pris en défaut, non plus que la fidélité aux amis, aux « amours contingentes » mutuellement acceptées, aux causes communes. On aura beau dire, encore aujourd'hui, le modèle de ce couple a quelque chose d'exemplaire et de très contemporain.

Nombre de bonnes âmes ont tenacement parlé de l'« immoralité » de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre et ont vu dans leurs « amours contingentes » une forme de planification machiavélique, d'exploitation éhontée de bons sentiments d'autrui. Mais à ma connaissance, on n'a jamais vraiment rendu justice au caractère exploratoire de la nouvelle morale de la liberté qu'ils voulaient fonder dans l'enthousiasme de leurs trente ans, à leur façon de vivre un peu trop conviviale pour l'époque et à leur générosité envers leurs proches. Cette générosité, elle s'exerce avec beaucoup de discrétion et de plusieurs manières. Dans ses lettres et dans ses carnets, Simone de Beauvoir fait état, par exemple, de sa comptabilité « de ménage » à plusieurs reprises. Son traitement et celui de Sartre, plus les quelques revenus provenant des œuvres de Sartre déjà publiées, sont utilisés pour soutenir la petite famille qui les entoure : paiement de l'atelier de Wanda Kosakievitch, d'un voyage au Portugal à la sœur de Simone, du loyer de tel ou tel autre démuné momentanément. Les livres sont achetés pour circuler ; les besoins ne sont jamais remis en cause ou discutés. Si Wanda a besoin d'espace et de lumière pour sa peinture, qu'à cela ne



Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre et Fidel Castro en 1960 à la Havane

tienne, Simone déménagera dans une chambre plus petite ; si on a plus de sous que prévu grâce aux heures de cours supplémentaires, on amènera la petite Kos. ou Louise Védrine prendre un repas un peu plus consistant qu'à l'habitude. Quand les « amours contingentes » s'embourbent, on discute du meilleur moyen de sortir des crises en gardant des rapports d'amitié durables. La façon de vivre, c'est presque toujours « les copains d'abord » ; le fondement de l'œuvre, c'est avant tout l'aventure humaine et la passion d'être.

Un indéfectible compagnonnage intellectuel

Cette passion d'être passe aussi, pour Simone de Beauvoir, par la recherche d'une nouvelle façon d'être femme, sans sublimation de sa sexualité au profit de son affirmation intellectuelle. Il y a plusieurs beaux passages de son *Journal de guerre* à ce sujet, dont celui-ci : « (...) je vais avoir 32 ans, je me sens une femme faite, j'aimerais savoir laquelle. [Ce qui] m'intéresse en moi justement, c'est ma « féminité », la manière dont je suis de mon sexe et n'en suis pas. Ça serait à définir et aussi en général ce que je demande à ma vie, à ma pensée, et comment je me situe dans le monde⁴ ».

Combien de femmes pourront encore se reconnaître dans de telles interrogations et dans une telle volonté de s'accomplir intégralement ? Il me paraît assez scandaleux qu'encore aujourd'hui certains critiques s'en prennent à la « rationalité outrancière », à « l'absence d'émotions » ou à « l'acharnement » de Simone de Beauvoir à se faire valoir en s'imposant dans la vie et dans l'œuvre de Sartre. Pour ma part, je lis dans de tels commentaires la survivance d'un vieux refus

machiste à admettre ce qui, à l'évidence, a été au cœur même de toute la vie de ce couple : l'amour, le respect de la liberté de l'autre et un compagnonnage intellectuel indéfectible, qui ont donné lieu à une véritable œuvre à deux voix. Ce refus est aussi celui du profond changement de valeurs qu'a connu le XX^e siècle.

Telles sont les lignes de force qui déterminent la trajectoire de l'œuvre de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre. Dans ce contexte, ne faut-il pas faire preuve d'un peu d'indulgence envers une certaine naïveté politique ? Témoins de leur époque, de Beauvoir et Sartre en ont endossé les questionnements et partagé les errements. En 1939-1940, personne ou à peu près, en France, ne croyait à la réalité de la guerre et beaucoup ne voulaient pas admettre que la signature du pacte germano-soviétique et les exactions stalinienne signifiaient véritablement la fin d'un certain idéal communiste. Pendant la « drôle de guerre », tous les courants idéologiques avaient droit de cité ; comment s'étonner qu'au début de la trentaine, Sartre et de Beauvoir se refusaient eux aussi à croire au pire ? Sans doute leur conversion a-t-elle été tardive ; mais au début de la guerre, leur attitude était certainement compréhensible. Peut-on aussi leur reprocher de n'avoir pas été des partisans du gaullisme dans une société qui essayait de se redonner un fonctionnement vraiment démocratique ? J'aimerais bien que pour une fois les historiens, plutôt que les idéologues, répondent à ces questions. Pour l'heure, je lis le *Journal de guerre* et la correspondance comme le reflet d'attitudes et de comportements qui ont sans doute été ceux de beaucoup de Français dans ces années-là. En ce sens, la description du climat de la « drôle de guerre », de l'entrée des Allemands dans Paris, de la vie sous

l'occupation nazie, ont une valeur certaine de témoignage. Sous la plume observatrice de Simone de Beauvoir, nous pouvons vraiment palper ce que fut toute une époque. ■

par Denise Pelletier

1. Simone de Beauvoir, *Lettres à Sartre, 1930-1939*, Gallimard, 1990, 400 p. ; *Lettres à Sartre, 1940-1963*, Gallimard, 1990, 443 p. ; *Journal de guerre, septembre 1939 — janvier 1941*, Gallimard, 1990, 370 p.

2. Jean-Paul Sartre, *Lettres au Castor et à quelques autres, 1926-1939*, Gallimard, 1983, 520 p. ; *Lettres au Castor et à quelques autres, 1940-1963*, Gallimard, 1983, 520 p.

3. Comme on le sait, à la différence de Sartre, Simone de Beauvoir a été particulièrement prolifique dans le genre autobiographique, des *Mémoires d'une jeune fille rangée* à *La cérémonie des adieux*. Ses romans, tels *L'Invitée* et *Les mandarins*, puisent aussi largement leur inspiration dans sa propre vie et dans celle de ses proches.

4. Pp. 125-126.

Jean-Paul Sartre VÉRITÉ ET EXISTENCE Gallimard, 1989 ; 24,95 \$

Arlette Elkaim-Sartre poursuit le tri des petits papiers de celui qui nous quitta il y a dix ans et dont on ne sait toujours pas s'il était « plus charmant qu'objectivement intelligent ». Son apport à la philosophie, important sans doute, semble brouillon, démarche intimiste et fort subjective, quelque chose qui ressemble à un questionnement psychanalytique fou, maniaque, dont les fondements se seraient dilués dans la fièvre et la panique. C'est là une marque distinctive des philosophies modernes que cette propension à la logorrhée du moi et aussi de se heurter, comme la mouche sur la vitre, à des questions sans réponses. On ne fait que soupçonner ce qui nous arrive et rien ne nous permet d'en conclure.

Voyons donc *Vérité et existence* comme une méditation erratique, se raccrochant aux détails, faute de bien savoir quel drôle d'animal nous sommes. La pensée de Sartre demeure empreinte d'un charme dont il ne faut pas exclure le fantasme mondain que nous avons construit autour de lui. Comme ses personnages des *Chemins de la Liberté*, Sartre s'échappe à lui-même et mène une incompréhensible vie. Ce qui ne donne pas pour autant raison aux thèses névrotiques de ses détracteurs... ■

Jean Lefebvre